

Sophie Bérourd, René Mouriaux, Michel Vakaloulis, *Le mouvement social en France : essai de sociologie politique*, Paris, La Dispute, 1998

Claudie Weill

Citer ce document / Cite this document :

Weill Claudie. Sophie Bérourd, René Mouriaux, Michel Vakaloulis, *Le mouvement social en France : essai de sociologie politique*, Paris, La Dispute, 1998. In: L'Homme et la société, N. 131, 1999. Politique des sciences sociales. pp. 164-165.

http://www.persee.fr/doc/homso_0018-4306_1999_num_131_1_3623

Document généré le 25/09/2015

dernières « se mêlent des clivages culturels, des rivalités d'écoles et de personnes », et même des oppositions philosophiques voire politiques, comme l'illustre bien l'histoire du choléra au XIX^e siècle.

Désormais assurée par la théorie microbienne, l'idée de contagion reste toujours prisonnière de considérations autres que strictement biomédicales. Ainsi, a-t-on voulu, pour dédramatiser le sida, l'exclure des maladies contagieuses. Il fallait éviter les réflexes de peur et d'exclusion que ne manque pas de susciter la seule évocation du mot « contagion ». « La dissociation transmission/contagion ne tient pas seulement à un savoir affiné sur le processus de contamination par le VIH. Elle relève d'abord d'une stratégie de communication fondée sur des motifs politiques » (p. 213). « Qu'on le déplore ou non, l'imaginaire du mal contagieux existe » conclut l'auteur. Car il s'enracine au plus profond des peurs humaines : celle de la mort. Reconnaître cette présence et cette prégnance c'est affronter une réalité qu'il ne sert à rien de cacher par de vains dénis.

On l'aura compris, la réflexion de Gérard Fabre nous invite à dépasser les analyses trop souvent terre à terre de ceux qui ne croient qu'en la quantification de comportements, de représentations, voire de ce qui est, à tort, appelé « fausses croyances ».

Bernard PAILLARD CNRS

Sophie BÉROUD, René MOURIAUX, Michel VAKALOULIS, *Le mouvement social en France. Essai de sociologie politique*, Paris, La Dispute, 1998, 222 p.

Ouvrage à trois voix, cet essai constitue en quelque sorte un bilan d'étape, celui du mouvement de grève de la fin 1995 qui a donné lieu à bien des interprétations. Contre les tenants d'une « grève des nantis », les auteurs s'inscrivent plutôt dans la perception d'une « grève par délégation », voire par « procuration », pour défendre non pas des « privilèges » mais ce secteur public qui serait « le dernier bastion contre la précarisation généralisée » (p. 108). Qu'est-ce qu'un « mouvement social » ? se demandent les auteurs dans la partie introductive. L'un des premiers usages du terme remonterait à Fourier dans les années trente du siècle dernier. La confusion sémantique entre « social » et « socialiste » se prolonge durablement. C'est la mort, sans cesse annoncée, du prolétariat qui relègue le terme de mouvement ouvrier dans le registre de la ringardise, voire de la régression, et réhabilite la notion de mouvement social.

La tentative pour établir une grille d'interprétation du « mouvement social » de 1995 précède la description analytique de l'expérience. En fait, une fois constaté le silence des intellectuels et de la gauche au moment des faits, il s'agit, dans un premier temps, de tester la valeur heuristique des instruments proposés par les sociologues pour aborder ce

que l'une des écoles a appelé les NMS (nouveaux mouvements sociaux) : acteur social tourainien, champs bourdieusiens, théorie des « actions collectives » sont convoqués pour rendre compte de cette réaction à ce que Jean-Marie Vincent a appelé une « orientation de guerre permanente en vue d'obtenir des effets d'individualisation désocialisante », en d'autres termes, la lutte des classes dominantes. Dans cette perspective, 1995 marque un temps d'arrêt et ouvre la voie à de nouvelles mobilisations des dominés : grèves des routiers, occupation du Crédit foncier, mouvements des « sans » — SDF, sans papiers, sans travail, c'est-à-dire chômeurs (p. 127). Et c'est bien cette postérité qui est porteuse de nouveauté. Car la « mobilisation cognitive de masse » (p. 119) est, en revanche, aussi vieille que le mouvement ouvrier lui-même comme ne cessait de le souligner Rosa Luxemburg. Aucun mouvement social n'a jamais jailli puissamment harnaché du magma de l'indifférentisme.

La déperdition d'audience du syndicalisme — qui, au demeurant, n'a jamais été aussi représentatif en France que dans d'autres pays — se résume moins à une dérive vers le corporatisme des coordinations qu'elle ne signale une étape victorieuse pour le capitalisme à la faveur de la « crise ». Un chapitre de l'ouvrage est d'ailleurs consacré aux stratégies d'adaptation que les différentes centrales syndicales ont tenté de mettre en œuvre pour nager dans le sens du courant ou contre lui, à l'étude des nouvelles formes de syndicalisme qui sont apparues à la faveur du mouvement de décembre 1995 et dans son sillage. Dans ce tableau, le personnage très controversé de Nicole Notat occupe une place centrale.

Si l'inadaptation des structures organisationnelles existantes face au réveil du mouvement social — car, à mon sens, il s'agit bien d'un « réveil », au moins dans un premier temps — est thématized, l'interrogation sur son émergence comme éventuel symptôme d'une sortie de crise est absente de l'ouvrage. En somme, s'agit-il d'un nouveau mouvement social qui ouvre des perspectives inédites au procès d'émancipation ou s'agit-il d'une reprise, adaptée à une conjoncture profondément modifiée par le culte de la « modernisation », de la lutte des classes ? Un changement d'échelle doit également être pris en compte, celui des « eurogrèves » et des « euromanifestations », à peine ébauchées selon les auteurs. Aussi convaincant qu'il soit, un bilan d'étape reste un exercice malaisé dont l'aspect prospectif risque sans cesse d'être démenti.

Claudie WEILL

Daniel BERTAUX et Véronique GARROS, *Loudmilla. Une Russe dans le siècle*, Paris, La Dispute, 1998.

Cette histoire de vie, précédée d'une introduction et suivie d'une postface, est complexe et riche dans sa structure puisque l'histoire de Loudmilla est beaucoup moins exemplaire que ne le donnerait à croire la